

Book Title : **Madame G.M. de Rochmondet : Etudes sur la traduction de l'anglais**

Edited by : Benoît LÉGER

Publisher : Les Presses de l'Université d'Ottawa

Publication date : 2009

Pages : 287

ISBN : 978-2-7603-0697-4

Si l'auteur dément viser, par cet ouvrage, l'édition savante et affirme n'avoir pour objet que de mettre à la disposition d'un lectorat potentiel un ouvrage très peu étudié et mentionné par quelques historiens seulement (p. Lvi), force est d'y reconnaître un ouvrage d'érudition.

A commencer par la démarche adoptée qui se traduit elle-même dans la composition de l'ouvrage : introduction très structurée, ponctuée d'une bibliographie, corps du texte, appareil critique et index. Le repérage dans l'ouvrage est donc amplement facilité. B. Léger prend soin de situer et l'ouvrage et l'auteure qu'il présente dans leur contexte, de publier l'intégralité du texte de Madame de Rochmondet, *Etudes sur la traduction de l'anglais or Lessons on the French translation*, de lui adjoindre un appareil critique sous la forme de notes et de commentaires et de dresser un bilan de l'apport de l'ouvrage. Il le situe à cette fin par rapport à des écrits à la fois antérieurs, concomitants, mais aussi ultérieurs, tels *La stylistique comparée* de Vinay et Darbelnet par exemple, et par rapport au champ traductologique dans son ensemble, tel que nous le connaissons aujourd'hui. Autant d'éléments qui en font à nos yeux de profane un ouvrage d'histoire de la traduction placé sous le sceau de l'érudition.

L'année 1830 marque en France un renouveau de la réflexion sur la traduction, alors cantonnée, et ce depuis des décennies, à la pratique des Belles infidèles, au nom tantôt du bon goût, tantôt d'un laxisme ou d'une désinvolture qui semblent alors caractériser la pratique de la traduction. Selon B. Léger, Madame De Rochmondet, « consciente du relativisme du goût et de l'historicité du traduire » tente par ses écrits de redéfinir la

traduction, « et ce, tant par la réflexion historique et théorique que par la pratique » (p. ix). Traductologue avant la lettre, même si la question reste ouverte (p. xxxvi), elle rompt avec une tradition de réflexion sur la traduction centrée sur l'imitation des Anciens, entendons par là la traduction des auteurs de l'Antiquité gréco-latine, et s'appuie sur un corpus constitué par ses soins d'une vingtaine d'extraits empruntés à l'oeuvre d'une quinzaine d'auteurs britanniques du XVIIIème siècle, historiquement et géographiquement proches, à raison d'environ 900 mots par extrait traduit ou retraduit et commenté.

Il s'agit pour une part de « moralistes » anglais, Tillotson, Goldsmith, Hervey, Watts dont elle traduit les sermons et chez qui elle apprécie l'élégance et la correction stylistique, ce qui fait à ses yeux le propre des « écrivains sacrés » (p. xxx), pour partie aussi d'oeuvres d'auteurs considérés comme des « humoristes », tels Swift, Fielding, Adisson, Steel et Sterne qualifiés ici d'« excentriques humoristes ». Occasion du reste de constater que la notion britannique de « humor » reste à cette date une spécificité britannique, avant de traverser la Manche et d'avoir droit de cité en France sous la forme de l'humour.

Faut-il voir dans le choix de textes émanant de moralistes une marque de puritanisme ou constater que « L'éloquence des orateurs sacrés protestants anglais a mieux su provoquer l'enthousiasme religieux que les pompes italiennes » (p. xxxi) ? L'examen attentif des textes et de leur traduction montrera néanmoins que Madame de Rochmondet élimine les passages les plus marqués par le protestantisme, tout en vantant l'enthousiasme des auteurs de cette confession, l'enthousiasme étant lui-même entendu comme l'« émotion extraordinaire de l'âme que l'on suppose être l'effet d'une inspiration » (ibid.).

L'innovation de Madame de Rochmondet ne se cantonne cependant pas au choix du corpus, elle est aussi de nature méthodologique. Les textes rassemblés dans l'ouvrage ont servi de « support pédagogique » et sont de ce fait classés par ordre de difficulté et non selon leur longueur, de façon à ménager une progression dans l'acquisition de ce qui n'est pas encore qualifié de « compétence de traduction ». Chaque texte fait l'objet d'une présentation, certes assez sommaire, de l'auteur et de l'oeuvre dont il est extrait, de ses particularités stylistiques, suivie de la présentation juxtalinéaire de l'original et de

la traduction et d'un commentaire des segments qui le justifient, d'ordre tantôt général, tantôt ponctuel. Comme le fait remarquer B. Léger (p. xxxvii), Madame de Rochmondet se différencie des critiques du XVIII<sup>ème</sup> siècle qui attaquaient les traducteurs au nom du bon goût et de la langue française, en proposant une solution en lieu et place de la seule critique pratiquée par ses prédécesseurs. Ses propositions prennent la forme d'une première traduction littérale, mise en évidence par la mention « littéralement », suivie de la traduction effective du segment considéré.

Conçu dans une visée pédagogique à une époque où fleurissent les manuels d'apprentissage de la langue anglaise, oscillant déjà entre anglomanie héritée du XVIII<sup>ème</sup> siècle et anglophobie, l'ouvrage relève-t-il du manuel de traduction ? S'il est loisible d'y constater des réflexions sur l'histoire de la langue et de la littérature, de même qu'une idée force, celle que l'histoire de la traduction s'inscrit elle-même dans l'histoire des idées, ce qui expliquerait pourquoi les modes pour ne pas dire les normes de traduction évoluent au fil des époques, plusieurs traits convergent pour faire de cet ouvrage un manuel pédagogique doublé d'une histoire de la langue anglaise, mais aussi de « stylistique différentielle », regroupant de façon inédite, méthodique et systématique, des éléments habituellement épars.

Autant d'arguments qui plaident pour l'intérêt de l'ouvrage, a fortiori dans un contexte où la poétique traductionnelle se transforme. Longtemps placée sous le signe des Belles Infidèles, la traduction fait l'objet d'un renouvellement théorique, dans la mesure où un vent de liberté souffle sur la traduction en 1830 (p. xi) et qu'une nouvelle vision s'en fait jour, sous l'impulsion des traducteurs et des critiques, même si le goût du public est plus lent, semble-t-il, à s'adapter. Dans une remise en cause de la mode des Belles Infidèles qui dénature le texte de départ, on avance d'une part qu'il n'y a « rien de plus infidèle qu'une traduction littérale qui décolore les textes qu'elle reproduit, en faisant disparaître le mouvement et la grâce » (p. xiii), tout en commençant à affirmer d'autre part des valeurs attribuées au mouvement romantique, au nom desquelles semble s'opérer un retour à une forme de littéralisme jugé garant d'exactitude, sous la plume de Chateaubriand par exemple, tandis qu'une attention toute nouvelle est portée à l'individualité de l'auteur, jusqu'alors non prise en considération. Aussi ce que B. Léger qualifie d' « ambivalence de la position romantique » (p. xiv) passe-t-il par la « liberté conquise par la traduction en France à partir de 1830 », celle

d' « une liberté de choix, c'est-à-dire celle d'opter pour une traduction plus littérale et plus exacte, ou pour une version inspirée par la fusion romantique entre l'auteur et le traducteur ».

La nouvelle esthétique ou poétique de la traduction privilégie d'une part l'exactitude, dût-elle passer par un relatif littéralisme, mais aussi et surtout une conception de la relation auteur – traducteur qui dépasse la « simple » compétence linguistique, de sorte que sera perçue une forme d'hésitation, entre 1830 et 1840, entre la version littérale érudite et la traduction -communion, elle-même cousine des Belles infidèles. La traduction de *Paradise Lost* par Chateaubriand, publiée en 1837, répond à ce projet : produire une traduction littérale - entendons exacte - et non une imitation élégante, comme le firent ses prédécesseurs.

Et pourtant sa traduction, « calquée sur le rythme de l'anglais, sera lisible et poétique » conclut B. Léger.

La fusion romantique avec l'auteur revêt plusieurs formes : démarche de documentation au sujet de l'auteur traduit, interprétation aussi exacte que possible du texte de départ et lecture des traductions antérieures, même s'il n'y est pas fait référence et que la critique reste implicite, ne se manifestant qu'à travers la retraduction des textes étudiés. L'auteur observe ici qu'à l'inverse de pratiques alors courantes, Madame de Rochmondet s'abstient de tout pillage de traductions antérieures et que les « versions proposées (...) semblent en effet être originales ». Parallèlement est accordé à l'individualité de l'auteur un respect jusqu'alors inexistant, dans la mesure où « l'ancienne manière de traduire semblait avoir en vue d'effacer partout l'individualité, de ramener tous les êtres du même genre à la simple communauté de leur genre, et de les réduire comme on fait des fractions en arithmétique, à un même dénominateur » (p. xvii).

Si la traduction, trop négligée en général ou faite trop légèrement au début du XIX<sup>ème</sup> siècle (p. xx) et reléguée au rang non plus de création mais de reproduction, reste la meilleure école d'écriture qui soit, elle implique une connaissance du sens précis des mots et de « leur juste emploi dans le discours », quitte à adopter, et c'est alors une innovation méthodologique, un point de vue comparatiste sur les langues, dans un contexte historique où, en dépit de l'anglomanie de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, la France croit en sa « supériorité linguistique ». Ce sentiment de supériorité le cède

toutefois progressivement à un engouement pour l'anglais, à une conscience du relativisme esthétique, corollaire de l'historicité des traductions, et à la mise sur un pied d'égalité des langues et littératures anglaise et française. Parallèlement, l'enseignement de l'anglais suscite un regain d'attention et de manuels axés sur une étude systématique de la langue dénotant une professionnalisation de l'enseignement des langues, (p. xxiv), tandis qu'à l'anglomanie littéraire et philosophique du XVIIIème siècle vient s'ajouter un intérêt économique et commercial (p. xxii).

Si la définition de la traduction passe encore par la mise en relation des langues, dans la mesure où traduire « c'est transporter d'une langue dans l'autre les idées d'une composition, et imiter les formes dont elles sont revêtues » (p. xlvi), il s'agit ici de jauger les différences et les tendances respectives des langues en présence, exemples à l'appui, tel celui-ci extrait du *Tom Jones* de Fielding « *the well seasoned beef, and pudding richly stained with plumbs* », traduit en français par « [toi qui te complais] aux festins et à la bonne chère ». On y constaterait une propension de l'anglais au concret, par opposition au français plus porté sur la généralisation, répugnant dans une certaine mesure aux images trop concrètes et privilégiant un texte « plus articulé, plus développé, correspondant davantage aux canons de l'élégance à la française » (p. xl).

Ces réflexions sont le prélude à des considérations sur l'« idéologie » des langues, notion qui fait référence à ce que l'on connaît plus généralement aujourd'hui sous le nom de génie des langues. Toutefois, loin d'être l'ennemie qui s'infiltré par l'intermédiaire de la traduction, la langue étrangère avec laquelle on entre en contact par traduction interposée, relève alors du phénomène socio-historique à étudier et cesse d'être l'enjeu d'un engouement excessif ou d'un rejet tout aussi excessif. Il importe ici de resituer cette évolution sur fond d'inféodation de l'histoire de la traduction à celle des idées : en parvenant à mettre en évidence les raisons pour lesquelles les normes de traduction évoluent au fil des siècles, on pourrait aussi comprendre l'histoire des idées et les révolutions qui ont été celles des sociétés (p. xliii).

Au terme de ce bref panorama, il ressort que Madame de Rochmondet cherche aussi, par sa démarche innovante, à définir des règles de traduction, tout en se demandant comme bien d'autres après elle « s'il ne serait pas possible de réduire l'art de la traduction à une espèce de mécanisme dont les lois fussent à peu près invariables » (p. 7). Citons parmi ces règles la nécessité de rendre le sens, de produire le même effet que

l'original et de ne pas altérer les idées, ce qui n'empêche pas de constater les limites de la traduction et notamment la quasi impossibilité de transposer les allusions et le rythme d'une langue aussi « énergique que l'anglais », propos ou principes qui ne manquent pas de nous renvoyer à tout un pan de la réflexion traductologique contemporaine.

Il ne s'en dégage pas moins de l'ouvrage la singularité tant d'une voix, là où tant de traducteurs gardent un silence obstiné sur les raisons de leurs choix, que d'une œuvre qui se caractérise par son originalité à la fois historique, linguistique et thématique. Des considérations comme l'exactitude, fait nouveau dans la France de 1830, et celle d'idéologie ou génie des langues qu'il convient de respecter y priment, de sorte qu'aux yeux de B. Léger, « c'est dans le dialogue entre la version littérale et le texte final que se trouve la véritable traduction ». L'apport spécifique de Madame de Rochmondet se situerait de ce fait à mi-chemin entre celui de la préfacière critique et celui de la traductrice (p. xlii), innovant par le point de vue comparatiste qu'elle adopte sur les textes et la traduction mais aussi par les notions d'ordre théorique, telles que diction, synonymie, analogie, idéologie qu'elle propose pour en rendre compte. Une énigme, emblématique peut-être de la condition traductive, n'en continue pas moins de peser sur cet ouvrage : qui est Madame de Rochmondet ?

### **Freddie Plassard**

Freddie Plassard currently teaches translation and translation studies at ESIT- Université Paris 3. She is the autor of « Lire pour traduire », PSN 2007.

*fpllassard@hotmail.com*